

Le cordonnier de Manic

Clément Perron

Volume 6, Number 5 (35), September–October 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, C. (1964). Le cordonnier de Manic. *Liberté*, 6(5), 352–356.

Le cordonnier de Manic

— Vingt-cinq cennes, dit le cordonnier.

Le client, un grand diable tout en os, finit de boucler la ceinture que le cordonnier avait recousue séance tenante. Il tira sur le bout pour voir si ça tenait bien et, apparemment satisfait, plongea la main dans sa poche.

La caisse enregistreuse émit son drôle de petit drelin.

— Ben... salut là!

— Salut!

Je laissai au silence le temps de regagner chaque coin de la pièce, qui ressemblait plus en vérité à la boutique d'un brocanteur qu'à l'atelier d'un cordonnier. (Je me souviens d'avoir pris conscience, pour la première fois à ce moment-là, de la qualité du silence de Manic que meuble, de façon continue et presque confidentielle, quelque moteur tournant au fond d'un gouffre. Comme si le vent lui-même avait pris forme de cylindre.) Penché sur une pièce de cuir, Edmond-Louis Côté commença à limer doucement la pointe d'une alêne.

— Vous fabriquez aussi des étuis de caméra!

Je sentis l'homme se retourner lentement vers moi.. et suivre mon regard qui détaillait le contenu des tablettes.

— Ici, mon cher monsieur, on est obligé de tout faire!

A travers les bottes de cuir et de caoutchouc des ingénieurs, des manoeuvres, des cimentiers, il y avait de gros souliers à clous, des bottines-tout-terrain, des souliers de cuir verni, des souliers de femme, d'enfant, des sacs d'école, des sacs à clous, des sacs à main, des tabliers de menuisiers, des ceintures de fantaisie, des parkas, des valises, des couvre-sièges d'auto...

— Je fais aussi du rembourrage de meuble; je recouds les tarpolines; je fabrique des capotes de cuir pour les instruments de précision...

Le cordonnier s'arrêta tout net, comme s'il regrettait d'en avoir tant dit. C'était en effet la première fois depuis trois jours — ayant flairé un bon sujet, je revenais de temps en temps flâner dans sa boutique — qu'il m'en défilait aussi long. Il s'était maintenant recollé le nez à sa pièce de cuir et faisait semblant d'être très absorbé. Mais je le sentais curieux et aux aguets.

— Vous permettez que je reste un peu... j'ai une lettre à écrire... on est bien ici.

Il grogna plutôt qu'il ne répondit et je pensai que la chose ne lui déplaisait pas. J'ouvris mon carnet et relus les notes écrites la veille.

Dans ce pays de pierre, de fer et de boue qui n'épargne ni l'homme ni sa chaussure, le cordonnier est quelque'un d'important. Pas un homme ne passe plus de trois mois à Manic sans avoir recours à ses services. Sur son comptoir défilent toutes les saisons, toute l'histoire des hommes et du pays. Car si les pierres ne se souviennent jamais des bottes, les bottes portent vite l'usure de la pierre...

Je relevai le regard. Mon diable d'homme n'avait pas bronché. Je continuai à explorer le filon.

...on peut voir sur l'étal du cordonnier de Manic le béton du barrage, la rugosité de la falaise, les rigueurs du climat, la griffe du muskeg et celle de l'acier. On peut y voir le désir d'être belle, le désir d'être propre, le désir de plaire, tout comme dans le monde d'aujourd'hui, alors que les roulottes et la vie dans les baraquements n'existaient pas, ni cette folie du Grand Nord qui marquera notre époque...

— Vous êtes journaliste?

Edmond-Louis Côté s'était enfin arrêté et me dévisageait tout en roulant une cigarette.

— Non, cinéaste... je fais des films documentaires... je suis venu voir ce que c'avait l'air Manic...

Le cordonnier me regarda encore un moment, comme s'il soupesait dans sa tête les mots que je venais de dire. Il alluma sa cigarette et reprit son alêne. Il laissa passer un temps puis lâcha:

— Je connais le photographe de l'Hydro.

A partir de ce moment-là, je sus que j'étais accrédité. J'achevai tranquillement d'écrire:

Emond-Louis Côté n'est pas un bâtisseur de barrage. Sa réputation ne lui vient pas de quelque titre d'ingénieur ou de technicien. Entre huit heures du matin et 10 heures du soir tous les jours il retape, raccommode et recoud. Il renforcit, assouplit et remplace. Mais à travers sa vitrine, Manicouagan profile son ombre d'immense chantier tout à coup décomposé en mille petites misères quotidiennes.

J'en étais là dans mes réflexions quand tout à coup un grand escogriffe bondit au travers de la pièce.

— Y est-y venu?

Le cordonnier eut un sourire énigmatique... qu'il destinait à moi autant qu'à l'escogriffe.

— Non, pas encore, mais il viendra... il sait que je l'attends.

Il y avait à la fois de la suffisance et du défi dans sa réplique. Mais je n'en appris pas plus ce jour-là.

Avant de rentrer à la baraque qui m'était assignée, je grimpais sur la falaise derrière l'un des blondins. Toute la vallée m'apparaissait alors dans sa vertigineuse splendeur. Je savais que ces images-chocs étaient en train de donner naissance à toute une nouvelle mythologie québécoise: Manic, symbole d'un Canada français capable de réaliser par lui-même de grandes choses à l'échelle du monde occidental. Déjà nous entendions les journalistes, les politiciens... Et le fait d'être là, au coeur même du phénomène qui s'accomplissait, à un moment privilégié de sa genèse (j'avais vu les premières bennes descendre au fond du sillon alluvionnaire) n'était pas sans me causer une certaine émotion. Je fis part de ma réaction au cordonnier, car je me surprénais un peu que cet homme, pourtant au courant de ce qui se passait, ne me parlât jamais de ces choses.

Edmond-Louis Côté fut d'abord elliptique.

— Oh! vous savez...

Puis de cigarette en cigarette il m'apprit qu'il avait fait Labrieville aussi.

— Presque cinq ans...

Et qu'il irait probablement à Manic 2 ensuite.

— Quand on est cordonnier de barrage vous savez, on vient qu'on les oublie... Ici, on est trop près pour voir. Peut-être que vous autres là-bas...

Je me souviens alors qu'il tournait et retournait dans ses mains un soulier de femme qu'il venait de réparer. Un soulier blanc à talon haut... très haut. Quand il se rendit compte que je l'observais, il déposa le soulier et, comme pour s'excuser :

— C'est le soulier de Madame Lamarche, la femme du menuisier...

Le lendemain, à la sortie de la cafétéria, l'escogriffe me tomba dessus.

— Monsieur Edmond-Louis vous fait dire de venir !

Assis sur des tabourets autour de la pièce, il y avait déjà trois ou quatre invités. Silencieux. Souriants.

— Salut !

— Salut !... Salut !... Salut !

Le cordonnier m'offrit un siège. Je retrouvais dans son visage l'espèce de sourire de défi qui m'avait frappé l'autre jour. Au centre de la pièce on avait disposé une table et deux chaises et sur la table... un jeu d'échecs.

— Vous jouez aux échecs !

Le cordonnier s'était assis devant la table et semblait réfléchir. La porte s'ouvrit et un monsieur, un haut placé de l'Hydro, entra. Il prit tout naturellement place devant le cordonnier et la partie s'engagea. Pas un mot n'avait été échangé. L'affaire dura trois heures. Ce fut très serré. Le cordonnier l'emporta.

Je pus enfin l'observer à mon aise. Cet homme qui sans esclandre ni pression, peut-être sans trop le vouloir aussi, s'était créé un petit empire au niveau des besoins journaliers des autres, était devenu le grand-prêtre d'une secte occulte qui recrutait ses membres parmi les chauffeurs de camion, les foreurs et les magasiniers. Il régnait autour de lui, dans cette boutique devenue temple, une atmosphère étrange que l'odeur du tan rendait plus singulière encore. La cérémonie se déroulait sans heurt, selon une liturgie bien rodée. On sentait l'homme possédé d'une passion grave, tranquille et forte comme lui. Sans que je susse bien l'expliquer, il me vint peu à peu à l'idée (et ce fut bientôt une

certitude) qu'il s'accomplissait là quelque chose d'important et qu'Edmond-Louis Côté présidait à sa manière à la construction de quelque secret barrage, peut-être aussi essentiel que l'autre . . pour lui et tous ses disciples.

Mais le soir même je reprenais l'avion et le sort voulut que je ne retourne jamais à Manic. Je ne sais donc pas où en est rendue la construction de tous ces barrages . . .

Clément PERRON